

«Il y a des choses de notre histoire que nous ne comprendrons jamais»

LITTÉRATURE Après le succès mondial du «Liseur», l'Allemand Bernhard Schlink publie «La petite-fille», un roman admirable sur l'extrémisme de droite dans son pays. Rencontré à Genève, il nous parle d'amour, de guerre en Ukraine et d'espoir.

VIRGINIE LENK
virginie.lenk@lematindimanche.ch

Kaspar, libraire, découvre sa femme Birgit morte en rentrant du travail. Les deux se sont rencontrés en ex-RDA, lui était de l'Ouest, elle de l'Est. Amoureux, ils ont organisé en 1965 la fuite de Birgit. Mais ce que Kaspar ignorait alors, c'est qu'elle était enceinte d'un autre homme et qu'elle a laissé derrière elle un bébé dont elle révèle l'existence dans un manuscrit. Commence alors la quête de Svenja, cette belle-fille inconnue, qui entraîne Kaspar dans une communauté néonazie en ex-Allemagne de l'Est. Svenja s'est mariée et élève sa fille Sigrun dans l'idéologie de la haine. Un lien fragile se noue entre le grand-père et l'ado rebelle qui prétend que le journal d'Anne Frank est un faux et que la solution finale n'a jamais existé. «La petite-fille» est un magnifique récit sur l'histoire allemande, bouleversant d'amour et de tolérance, à l'image du «Liseur», best-seller de Schlink adapté au cinéma, porté par une Kate Winslet oscarisée. Rencontre avec ce grand auteur, lors de son passage à la Société de lecture de Genève.

Quelle part de votre propre vie se retrouve dans ce récit?

J'ai étudié à Berlin en 1964. J'y ai rencontré une jeune fille de Berlin Est que j'ai fait passer à l'Ouest. Notre histoire d'amour n'a pas duré mais nous sommes restés amis. Sa mort, il y a trois ans, m'a donné envie d'écrire ce livre.

Vous avez vécu la réunification allemande. Que pensez-vous de ce sentiment d'amertume ressenti encore aujourd'hui chez certains?

La réunification fut pour moi un grand bonheur et elle l'est encore. Mais l'erreur fut

peut-être pour nous, Allemands de l'Ouest, de gommer ces quarante ans de dictature et d'exiger de ceux de l'Est qu'ils se comportent comme nous. Pire, de nous offusquer devant leur refus. Ce qui a créé ce ressentiment chez eux. Ils étaient agacés qu'on ne reconnaisse pas leur histoire particulière. L'Allemagne de l'Ouest était considérée comme une société du plaisir, à l'Est on était beaucoup plus sérieux. Et les femmes étaient plus indépendantes et ne voulaient pas que les Allemandes de l'Ouest leur donnent des leçons sur l'émancipation. Nombre d'entre elles n'ont pas trouvé leur place dans cette nouvelle société et sont retournées chez elles après la chute du mur.

La petite-fille de votre roman est fière d'être Allemande. A-t-elle tort?

Ce sentiment a longtemps été inoffensif en ex-RDA, avant d'être repris par l'extrême droite à la réunification. Il faut savoir qu'historiquement, l'opposition la plus forte au régime venait de cette fameuse droite. Et à la chute du mur, la rébellion s'est largement appuyée sur la jeunesse qui n'avait pas d'autre modèle.

«Ce sentiment d'être fier a longtemps été inoffensif en ex-RDA, avant d'être repris par l'extrême droite après la réunification.»

Le grand-père essaie de convertir sa petite-fille. Comment peut-on lutter contre l'extrême droite chez les jeunes?

Je pense qu'on ne peut que les ouvrir à un monde plus grand. Car le leur est étroit, fait de petits groupes, de rituels, d'une culture étriquée. Ils sont unis contre ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Kaspar essaie d'amener Sigrun vers la musique et les livres. Non pas qu'ils garantissent de nous rendre meilleurs, mais ils nous ouvrent au monde.

Les Allemands citent régulièrement le terrorisme d'extrême droite parmi leurs peurs. La situation a-t-elle empiré?

Les Citoyens du Reich qui ont essayé (ndlr:

en août 2020) de renverser le Reichstag ne sont pas vraiment vus comme un danger. Mais dans certaines régions, à Thuringe par exemple, ils sont plus présents et plus inquiétants. Quant à l'AFD, la formation politique d'extrême droite qui gravite autour des 10% au niveau national, un peu plus dans les anciens Länder de l'Est, elle fait partie de cette poussée que l'on observe partout en Europe. L'Allemagne ne fait pas exception.

Voyez-vous plus généralement une scission entre Ouest et Est en Europe?

Oui, clairement. Pensez à la Hongrie ou à la Pologne et aux tendances autoritaires qui existent dans d'autres pays.

Êtes-vous dès lors surpris de l'unité qu'affiche l'Europe face à la Russie dans la guerre en Ukraine?

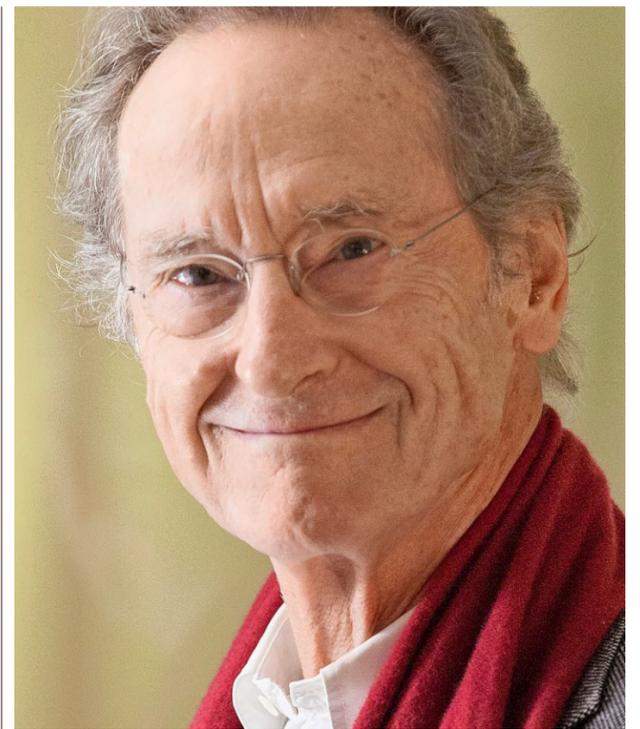
Je pense que ces tendances autoritaires se dressent contre l'Union européenne et ses institutions. Mais je crois aussi que le sentiment européen existe vraiment et nous voyons la Russie comme l'ennemi de l'Europe.

L'Allemagne a-t-elle agi comme il le fallait dans ce conflit?

Après coup, nous pouvons bien sûr dire que notre pays a trop longtemps misé sur une Russie pacifique. Cependant je ne sais pas à quel point l'Occident n'a pas aussi contribué à cette évolution vers le conflit. Si nous avions assuré à Poutine que l'Ukraine n'entrerait jamais dans l'OTAN, est-ce que cela aurait aidé? Je ne sais pas. Aujourd'hui, nous sommes là où nous sommes et, c'est évident, nous devons aider l'Ukraine. Sa défaite serait une catastrophe. Le secret de la paix est l'épuisement. Et tant que ni la Russie ni l'Ukraine ne seront épuisées, cette guerre va encore durer longtemps.

Votre best-seller, «Le liseur», raconte l'histoire d'amour entre un adolescent et une femme, qui s'avère être une ancienne gardienne de camp à Auschwitz. Avez-vous été surpris par son succès international?

Oui, beaucoup. Je pense que cela tient à l'histoire d'après-guerre de l'Allemagne que beaucoup de lecteurs ne connaissent pas. Et à la question universelle d'aimer une personne qui est coupable.



«L'erreur fut peut-être pour nous, Allemands de l'Ouest, de gommer les quarante ans de dictature [de la RDA] et d'exiger de ceux de l'Est qu'ils se comportent comme nous», analyse Bernhard Schlink. L. Cendamo/ Getty Images



À LIRE
«La petite-fille», Bernhard Schlink, Gallimard, 352 p.

L'histoire allemande vous passionne-t-elle?

J'aime l'histoire. Enfant, j'écoutais mon grand-père suisse me raconter celle de son pays. Lors de nos balades, il dressait avec sa canne les plans de la bataille de Sempach ou de Morgarten dans le sol. Plus tard, à Berlin, je me suis passionné pour l'histoire de ces deux Allemagnes séparées.

Les Allemands d'aujourd'hui ont-ils fait la paix avec leur histoire?

On finit toujours par la faire. Même si on aimerait effacer ce chapitre. Qu'est-ce qui a poussé au génocide des juifs? Je pense qu'il y a des choses de notre histoire que nous n'avons toujours pas comprises et que nous ne comprendrons jamais. C'est une tragédie qui en fait partie.

Avez-vous peur de ceux qui disent que cela n'a jamais existé?

De toute évidence, c'est un effort impuissant de s'inventer un passé meilleur et par là un présent meilleur. (Silence.) Non, cela ne me fait pas peur.

Mélanie Croubalian, l'Arménienne en elle se raconte

LITTÉRATURE L'animatrice et productrice de la RTS publie son premier roman, «Azad». Une histoire forte et émouvante.

Il s'appelle Azad. Azad comme «liberté» en arménien. Médecin dans l'armée anglaise, il est en poste au Caire lorsque, en février 1915, il apprend que sa femme et ses enfants, là-bas dans leur village en Arménie, sont en danger. Il n'hésite pas: il prend son cheval et décide de traverser les déserts du Sinaï puis de Syrie pour retrouver sa famille, la sauver si possible.

Azad est le héros du premier roman du même nom de Mélanie Croubalian, voix familière des auditeurs de la RTS, qui nous accompagne depuis bientôt vingt ans au gré d'émissions qu'elle sait rendre chaleureuses et émouvantes,



«Je pense avoir hérité d'un sentiment de déracinement perpétuel», confie Mélanie Croubalian. RTS/Anne Kearney

telles qu'«Un dromadaire sur l'épaule», «Entre nous soit dit» ou désormais «Le grand soir».

Azad est inspiré de la vie de l'arrière-grand-père de Mélanie, qui a fui l'Arménie, au moment des massacres perpétrés par l'armée turque, pour se réfugier à Alep puis au Caire, ac-

compagné de ses enfants, dont Angèle, grand-mère de Mélanie. «Un jour, «L'illustré» me demande de témoigner pour un sujet sur l'immigration. Les réfugiés arrivaient alors en masse de Syrie. Et je venais d'apprendre l'existence de cet arrière-grand-père qui aurait

bravé tous les dangers pour aller chercher femme et enfants en Arménie et les amener à Alep. Cet étrange écho de l'histoire a déclenché une grande envie de raconter ces destins.»

C'est ainsi que Mélanie Croubalian se met à écrire non seulement l'histoire d'Azad, mais également celle d'un jeune migrant syrien de l'année 2015, Nayef, qui fuit Alep bombardée pour gagner la Turquie puis, espère-t-il, l'Angleterre. «Nous posons sur les migrants un regard simpliste. Nous les voyons comme des sortes de migrants professionnels. Or, il faut imaginer des gamins de 15 ou 16 ans, à la vie insouciant et protégée comme celle de nos enfants, qui se retrouvent orphelins du jour au lendemain et doivent se débrouiller. Je voulais raconter de manière concrète ce que migrer à travers l'Europe signifie, comment on trouve un passeur, un endroit où dormir, sans oublier le business parallèle ainsi généré.»

Le réconfort de la confiture

Résultat: un double récit fort bien mené, à la fois documenté et émouvant, empathique sans une once de pathos, qui relie avec finesse l'actualité brû-

lante aux remous géopolitiques plus anciens. Jolie astuce narrative: c'est à travers le journal intime d'Azad que l'on découvre, en même temps que Nayef, la vie de ce migrant du siècle précédent... De son véritable arrière-grand-père, Mélanie sait peu de choses. «Il s'appelait Serop. Il était grand, un géant qui dévorait la vie. Au Caire, il a fondé un hôpital pour les pauvres.» Ce premier roman marque aussi pour Mélanie Croubalian le retour symbolique en Arménie. «L'Arménie m'a longtemps semblé lointaine. J'ai d'abord considéré Le Caire, où mon père est né, comme la ville de mes racines. Écrire ce livre m'aide à me sentir appartenir à part entière à la diaspora arménienne. Je pense avoir hérité de cette histoire un sentiment de déracinement perpétuel. C'est aussi une force: je suis une nomade qui s'intègre facilement.»

Au fil son périple, Nayef se réconforte avec deux pots de confiture de fraises cachés par sa grand-mère dans le sac à dos qu'il a emporté pour tout bagage. De la confiture dont Mélanie donne la recette à la fin du livre. «Mais c'est la recette de ma maman suisse allemande...» L'écrivaine se sou-

vient par contre de la soupe d'orge avec yaourt et concombre que son père, décédé lorsqu'elle avait 25 ans, leur préparait. «Il appelait cela Tan Abour. Il en était très fier.» ISABELLE FALCONNIER



À LIRE
«Azad», de Mélanie Croubalian. Slaktine, 230 p.

Publicité

présenté par:
Ludovico einaudi
TICKETS dès Ven 17 mars, 10h00
Mardi/Mercredi
27/28 Juin 2023, 20h00
Théâtre du Léman Genève
LOCATION :
ticketcorner.ch - Tél. 0900 800 800 (CHF 1.19/min)
fnactickets.ch
GENÈVE: Fnac, Coop-City, Centre Balexert, La Praille